scénario de *The Truth about the Russian Dancers,* une œuvre magique et pleine d'humour, qui bouleversa les normes conventionnelles de l'époque.

Au chapitre 5, « *D.H. Lawrence : "Russia Will Certainly Inherit the Future"* » (pp. 187-236), c'est D.H. Lawrence qui fait l'office d'une analyse captivante. Contrairement à beaucoup d'auteurs de l'époque, il ne s'est jamais rendu en Russie, mais il s'est particulièrement intéressé aux philosophes russes, en plus des romanciers. Lawrence, particulièrement touché par la période de l'entre-deux-guerres, trouva refuge dans les pensées de Lev Shestov, Dmitrii Merzhkovsky et Vladimir Solov'ev. Soboleva et Wrenn décrivent le désamour ressenti par Lawrence pour le monde moderne, qui trouva en la Russie un moyen de renouveler sa propre culture qu'il jugeait corrompue.

Le chapitre 6 intitulé « *"Lappin and Lapinova" : Woolf's Beleaguered Russian Monarchs* » (pp. 237-270) est consacré à l'une des nouvelles les plus courtes de Virginia Woolf, Lappin and Lapinova. Au travers de l'analyse de la nouvelle, les auteurs proposent une étude de l'influence de la Russie dans l'œuvre de l'auteure, et par extension l'influence de l'auteure sur l'image de la Russie.

Le chapitre 7, « *Not a Story of Detection, of Crime and Punishment, but of Sin and Expiation': T.S. Eliot's Debt to Russia, Dostoevsky and Turgenev* » (pp. 271-310), conclut l'ouvrage avec un propos centré sur T.S. Eliot. L'écrivain diffère des autres figures littéraires étudiées, car il est le seul à avoir vécu en Grande-Bretagne en tant qu'émigré américain, et donc étranger à l'Europe. Il est aussi le seul à avoir vécu une reconversion religieuse majeure sous l'influence de la littérature russe. Enfin, Soboleva et Wrenn précise qu'il est celui, parmi tous les autres auteurs et auteure, à avoir été influencé le plus longtemps par la culture russe.

Pour terminer, *From Orientalism to Cultural Capital. The Myth of Russia in British Literature of the 1920s* est une monographie novatrice et extrêmement enrichissante qui propose une nouvelle manière d'aborder un phénomène fascinant dans l'histoire littéraire anglo-saxonne. Le manque de conclusion est néanmoins regrettable : l'ouvrage se termine abruptement avec le chapitre 7.

Isabelle Chauveau

– Bruno Thibault, *Jésus postmoderne. Les Récritures romanesques contemporaines des Évangiles*. Leiden-Boston, Brill-Rodopi, 2017, 199 p.

Docteur es lettres (Université de Paris Ouest), Bruno Thibault enseigne la littérature française à l'Université du Delaware. *Jésus postmoderne. Les Récritures romanesques contemporaines des Évangiles* s'attèle à la tâche, particulièrement ardue vu l'ampleur des recherches exigées, d'étudier les représentations littéraires du Christ dans le roman français postmoderne. Il réunit une soixantaine d'œuvres et organise ses conclusions en sept chapitres.

Deux récritures de la vie de Jésus examine l'œuvre de deux écrivains considérés comme des précurseurs dans leur traitement romanesque du Christ : Jean Grosjean et Gerald Messadié. Thibault souligne, à juste titre, leur approche contrastée d'une conception non-dogmatique du Messie, notamment lors du récit de la Résurrection.

Le personnage de Grosjean est surpris de sa victoire sur la mort, et erre un peu perdu dans le jardin du sépulcre, comme abandonné de Dieu. Messadié remet en cause le miracle de la Résurrection d'une manière très différente, et s'appuie sur diverses théories scientifiques et/ou historiques pour démontrer que Jésus a survécu au supplice.

Dans les deux chapitres suivants, *Jésus et la question juive* et *Jésus et la condition féminine*, Thibault aborde des romans, principalement publiés dans les années 1980, qui privilégient la focalisation interne : le lecteur découvre le Messie à travers le regard d'un protagoniste des évangiles (Marie-Madeleine, Lazare, Judas, Marie, etc.). Les romanciers choisissent régulièrement le regard d'un marginal (une femme, une prostituée, un homosexuel, un juif, etc.), et le texte peut alors évoquer le militantisme de 1968 et sa défense des groupes minoritaires. Sans surprise, ces deux chapitres accordent donc un certain espace à d'autres figures mythiques, que Bruno Thibault ne peut évidemment traiter en profondeur, sans courir le risque de longues digressions, nous le comprenons aisément. Malheureusement, ceci entraîne parfois un manque de profondeur dans son exposé.

La quatrième partie, *Le Christ au seuil du nouveau millénaire*, analyse des romans de ces vingt dernières années, des œuvres de Didier Decoin, Éric-Emmanuel Schmitt, Catherine Clément, Max Gallo, et Eduardo Manet. Ce chapitre s'inspire des travaux de l'anthropologue français René Girard, consacrés à la violence mimétique et au bouc émissaire, afin de mettre en lumière la tension établie par ces écrivains entre l'humanité et la divinité de Jésus, dans les épisodes de l'arrestation à Gethsémani, du procès et de la Passion.

Le cinquième chapitre, *Limitation de Jésus-Christ*, délaisse le contenu des textes, au profit d'une analyse davantage formelle. Thibault identifie, en effet, divers jeux littéraires (paraphrase, amplification, transposition, inversion, parodie) chez Pascal Quignard, Jean Rouaud et Tanguy Viel.

L'Exil et le Royaume se focalise sur les représentations de Paul et Luc chez Emmanuel Carrère, et de Jude, considéré comme le frère de Jésus, chez Françoise Chandernagor.

Enfin, *Jésus mangé à toutes les sauces* explore les diverses exploitations du récit homodiégétique-intradiégétique, dans les textes de Philippe Le Guillou, Gilbert Sinoué et Michel Benoît : le monologue, le dialogue avec les disciples ou le débat polémique. Ce dernier chapitre étudie également les romans historiques d'Alain Ninèze, de Frédéric Mars et de Roger Caratini, et démontre comment s'élabore le mythe de Jésus, par un double recours antinomique aux stéréotypes et aux recherches documentaires.

Les travaux de Bruno Thibault démontrent clairement le maintien de l'attrait exercé par la figure christique sur les écrivains contemporains. Un attrait que l'essayiste justifie, à juste titre, par la fascination du public pour les évangiles apocryphes (aujourd'hui largement diffusés, notamment grâce à des éditions de poche), par les nombreuses publications consacrées à la recherche exégétique et historique, toujours très active, qui renouvelle parfois la conception traditionnelle de Jésus, par les découvertes archéologiques liées aux origines du christianisme (songeons au

chantier de fouilles de Qumrân, en Palestine), et par un net détachement des religions traditionnelles, en Occident, depuis les années 1970. Thibault offre au lecteur de mieux comprendre en quoi le Messie séduit, aujourd'hui, les écrivains. Ces derniers s'intéressent à Jésus en dehors de toute visée dogmatique ou théologique. Le credo de Jésus n'intéresse pas/plus les romanciers contemporains, davantage intrigués par son expérience spirituelle intérieure. Ce n'est plus tant la divinité de Jésus, qui retient l'attention, que son épanouissement, son aventure mystique, en tant qu'être humain. Toutefois, bien que *Jésus postmoderne. Les Récritures romanesques contemporaines des Évangiles* enrichisse certainement les études de thème, nous émettons quelques réserves méthodologiques.

Comme toute discipline scientifique, la mythocritique, si elle désire fournir des résultats solides au terme de ses investigations, doit observer une méthodologie claire et rigoureuse. Or, Bruno Thibault manque de transparence et de netteté dans ce domaine. Il est, par exemple, important de fournir au lecteur un état de la question, qui lui permette de mieux percevoir l'originalité des représentations d'une figure mythique à une époque donnée, ou chez un artiste en particulier. *Jésus postmoderne* aurait sans doute tiré profit d'un chapitre introducteur qui rappelle, dans les grandes lignes bien sûr, les traits principaux du Christ dans la littérature passée. De même, l'auteur ne semble pas plus tenir compte des autres expressions artistiques (peinture, cinéma, sculpture, photographie, etc.), passées ou présentes, que des Lettres anciennes. Les études de thème gagnent cependant souvent à s'ouvrir un minimum à l'interdisciplinarité. Il est d'ailleurs symptomatique de ne répertorier que peu d'ouvrages relatifs à l'iconographie christique dans la bibliographie, alors que de très nombreux essais ont été consacrés à la question.

Quelques précisions sur les limites temporelles de cette étude auraient également été appréciées. Thibault souhaite analyser les représentations littéraires postmodernes de Jésus. Mais qu'entend-il exactement par postmodernisme ? Quelles sont exactement les caractéristiques artistiques et/ou philosophiques postmodernes qui caractérisent, selon lui, les romans étudiés ? Quand exactement fait-il débuter le postmodernisme ? De même, nous regrettons que l'auteur ne soit pas plus explicite quant au choix du roman français. Pourquoi privilégier le genre romanesque ? Certes, il s'agit du type fictionnel le plus représenté aux XXe et XXIe siècles, mais est-ce là la seule motivation de Thibault ? Quant à la France, s'agit-il d'un choix uniquement lié au pragmatisme linguistique ?

Nous pensons qu'une saine démarche thématologique s'accompagne nécessairement, dans l'élaboration du corpus d'étude, d'un souci d'exhaustivité, afin de se prémunir de généralisations hâtives ou de conclusions abusives. Certes, il est pratiquement impossible de rassembler la totalité des œuvres traitant d'un thème en particulier, même en se restreignant à un genre littéraire, à une époque bien précise, à une langue d'expression ou à une littérature nationale. Une nouvelle, un poème, un auteur plus obscur, etc. échapperont toujours aux recherches les plus minutieuses. La situation devient néanmoins problématique lorsque la bibliographie primaire comporte une soixantaine d'œuvres, et laisse de côté plus de vingt-cinq romans français publiés ces trente dernières années (Jacqueline Kelen, *Marie-Madeleine, un amour*

infini ; Gérald Messadié, *Jésus dit Barabbas* ; Bernard-G Landry, *Judas et Marie-Madeleine, correspondance intime* ; Régine Deforges, *Déborah, la femme adultère* ; Frédérique Jourdaa, *Le Baiser de Qumrân* ; Pierre-Marie Beaude, *Marie la Passante* ; Bernard Clavel, *Jésus, le fils du charpentier* ; Alain Drignon, *Judas, la traitrise du patriote* ; Jean-Christophe Duchon-Doris, *La Fille au pied de la croix* ; Enguerrand Guépy, *Marie-Madeleine* ; Jean-Yves Leloup, *La Vie de Jésus racontée par un arbre* ; Jean-Louis Pouytès, *Jean, le baptiste* ; Charles Singer, *Judas, l'autre disciple, une épître imaginaire* ; Guy Trévoux, *Moi Salomé, épouse de Jésus* ; Jean-Pierre Brice Olivier, *Sainte Marie-Madeleine, vierge et prostituée* ; Chloé Dubreuil, *Yéshoua, au nom du Fils* ; Marie Botturi, *Marie-Madeleine du village de Magdala* ; Pierrette Brès, *Marie de Magdala ou la vie révélée de Marie-Madeleine* ; Jeanne Champion, *L'Ombre de Judas* ; Philip Le Roy, *Le Dernier Testament* ; Frédéric Lenoir et Violette Cabesos, *La Parole perdue* ; Marcel Paquet, *« Merde à Jésus », souvenirs de José de Nazareth* et *Marie et les Jean, souvenirs de José de Nazareth II* ; Frédérick Tristan, *L'Énigme du Vatican* ; Alain Vircondelet, *Jésus*, etc.). Nous ne prétendons pas que l'analyse de ces ouvrages modifierait radicalement les conclusions de Bruno Thibault, néanmoins se priver de presque un tiers du corpus nous semble problématique. Parallèlement, l'intégration de certaines publications à la bibliographie primaire nous surprend : *Jésus, la biographie non autorisée* de Patrick Banon, par exemple, n'est pas une œuvre de fiction, et ne répond donc pas aux mêmes impératifs que les romans traités. *L'Évangile selon Jésus-Christ* de José Saramago (portugais) et *Jésus raconté par ses proches* de Jacques Gautier (québécois) n'appartiennent pas au champ littéraire français ; *Jésus, fils de l'homme* (1928) de Khalil Gibran et *L'homme qui était mort* (1929) de D.H. Lawrence sortent des limites temporelles fixées pour cette étude, etc. Certes, il s'agit d'œuvres de qualité ayant sans nul doute marqué l'histoire des lettres, mais dans ce cas, pourquoi ne pas également prendre en considération les textes de Norman Mailer (*L'Évangile selon le fils*), de Luise Rinser (*Miryam*), de Nikos Kazantzaki (*La Dernière Tentation du Christ*), etc. ?

Afin de mieux cerner le public idéal visé par les auteurs, et donc, de mieux comprendre leurs motivations d'écriture et leurs choix narratifs, Thibault se propose d'accompagner chaque analyse de roman de brèves indications biographiques relatives à l'auteur. Cette démarche est pleinement justifiée, mais l'essayiste ne la concrétise malheureusement pas systématiquement : Jacqueline Saveria Huré, entre autres, aurait mérité une présentation plus détaillée.

Nous nous étonnons également de quelques remarques. À la p. 95, par exemple, Bruno Thibault semble regretter que Catherine Clément se « contente » du Jésus extatique, et délaisse l'homme vivant et souffrant décrit dans les évangiles. En quoi la rédaction d'une fiction contraint-elle son auteur à prendre en considération tous les aspects d'un personnage, fût-il puisé dans des textes religieux et/ou historique ?

Enfin, tous les textes évoqués ne sont pas répertoriés dans la bibliographie primaire : pourquoi ne pas intégrer le roman d'Eliette Abécassis, *Qumrân*, cité aux pp. 174-175, dans le corpus d'étude ?

Malgré ces réserves, *Jésus postmoderne. Les Récritures romanesques contemporaines des Évangiles* mérite l'intérêt de la mythocritique. L'essai souligne la richesse des études thématologiques, notamment en rappelant l'ouverture de ce type de travaux sur les débats de notre époque (le féminisme, la remise en cause du sacré, l'antisémitisme, etc.). Il permet également au lecteur de mieux cerner les représentations littéraires de Jésus dans les lettres contemporaines.

Katherine Rondou

– Yanis Varoufakis, *Mon cours d'économie idéal*. Paris, Flammarion, 2016, 216 p.

L'économiste et politicien grec Yanis Varoufakis n'a pas besoin de présentation : sa présence dans les média pendant la crise grecque l'a projeté à l'attention mondiale, en lui faisant assumer un rôle de « diva » planétaire. Mais mises à part ses attitudes de star, Varoufakis est économiste de longue carrière internationale, qui connaît parfaitement ses outils et se propose, dans cet ouvrage, d'expliquer l'économie à sa fille. Et il faut avouer que « Mon cours d'économie idéal – huit brèves leçons pour tout comprendre » n'est pas le énième traité d'économie déployant connaissances et chiffres mais est capable de défier l'attention des techniciens les plus compétents : Varoufakis a recours à des analogies avec la mythologie grecque, avec les classiques de la littérature européenne (Faust, Frankenstein), jusqu'à la moderne cinématographie (*Matrix* ; *Blade Runner*) pour rendre la matière passionnante, et garder l'attention du lecteur active jusqu'à la dernière page.

Le mérite majeur de l'auteur est de ne pas avoir cédé à la tentation de s'autoproclamer « celui qui prévoit la crise », mais il s'efforce d'expliquer que les germes de la crise sont toujours à l'œuvre dans les sociétés modernes de marché, même pendant des périodes de prospérité, dues à *l'inversion du processus de création et de distribution de la richesse* : dans les sociétés préindustrielles, le processus économique était fondé sur la séquence *production-distribution-dette,* alors que, aujourd'hui, la séquence est devenue *dette-distribution-production.* Je n'entre pas dans le détail du processus historique qui a amené à cette inversion, qui est expliquée par l'auteur avec une clarté exemplaire, mais elle est la cause du développement des inégalités. Ces sociétés ont certainement des effets positifs, comme la perception de liberté qu'elles propagent : l'argent a plus de portée démocratisante et égalitaire qu'aucun autre agent isolé (pour utiliser une citation de Yehudi Menuhin, que l'on ne peut accuser de faire partie des défenseurs des sociétés de marché), mais le poser au centre de toute activité humaine, et le fait de *donner plus d'importance à la valeur d'échange qu'aux valeurs subjectives*, augmentent les inégalités et les chocs environnementaux.

Varoufakis trouve dans la démocratisation de la société le seul remède à *ces deux catastrophes*. De même que pour le marché du travail, dont l'auteur explique bien qu'il ne s'agit pas d'un bien comme un autre, et non pas pour des motivations anthropologiques ou politiques, mais parce que la demande de ce « bien » peut baisser comme conséquence de la baisse du prix, contrairement à la loi de l'offre et de la demande. On laisse l'explication du phénomène à l'appréciation des lecteurs. Je